

Jacques Jouet

Jules et autres républiques

*La voix qui les faisait toutes
Gulaogo, une histoire africaine
Cognac
L'aubergiste du magasin général
Jules*

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

La voix qui les faisait toutes

- Eh bien, si vous posiez votre barda...
- D'accord. Est-ce qu'il y a une prise, à portée?
- Je peux même vous fournir une rallonge.
- C'est Byzance!
- J'ai habité rue de Byzance.
- Ah? y a une rue de Byzance?
- Tenez, la rallonge... Byzance était un ministre. Adjoint au maire et ministre. Mais ministre très éphémère. Georges Byzance, ministre du Travail, je crois bien, ou secrétaire d'État. J'avais failli le faire, quand il avait soutenu Watzki...
- Attendez! ne commencez pas avant que ça tourne!
- Oh, je peux le redire!
- Oui... vous êtes un habitué du magnétophone!
- Il paraît.
- On fait un petit essai?
- Oui.
- Dites quelque chose.
- J'ai vécu combien?... trois ans rue de Byzance. Ensuite, j'ai habité rue Macaire, plus de quinze ans rue Macaire, mais sans déménager.
- Je ne comprends pas... On réécoute. Dites quelque chose.

- J'ai vécu combien?... trois ans rue de Byzance. Ensuite, j'ai habité rue Macaire, mais sans déménager.
- Parfait. Vous avez une bonne voix. Comment c'est possible de changer d'adresse sans déménager?
- Cherchez un peu... C'est possible.
- Vous aviez deux adresses.
- Non. La rue a été débaptisée. Exit Byzance. Débaptisée, puis rebaptisée.
- Et alors, rue Macaire... Macaire, c'était Robert Macaire?
- Non!... les rues ne portent pas de noms de personnages.
- Sauf la rue Lucien Leuwen.
- Où ça?
- À Paris, dans le XX^e arrondissement.
- C'est vrai? Ça tourne?
- Oui, oui. Mais dites donc, s'appeler Byzance quand on est ministre du Travail, ça peut être dur à porter... faut pas qu'y ait trop de chômage...
- À cette époque-là, c'était pas encore le cas.
- Les années glorieuses...
- Vous savez... ça me rappelle des souvenirs, le Nagra.
- Je m'en doute. On n'a pas fait mieux, en magnéto.
- Ça commence. On fait plus léger.
- Alors, Macaire? C'était pas le bandit du mélodrame...
- Non, Macaire, c'était un comique. Il n'avait pas de prénom. Il est mort en déportation et né dans la rue. C'est peut-être pour ça qu'on a donné son nom à une rue.
- Sa mère l'a accouché dans la rue?
- Oui. Mais pas dans cette rue-là, hein!
- Qu'est-ce que vous en savez? On y va pour de bon?
- On y va pour de bon!

- Donc, vous avez, comme ça, travaillé pendant plus de trente ans ?

- Oh là là... cinquante-trois ans, très exactement.

- Oui, ça fait plus de trente...

- Eh oui.

- Vous n'avez pas arrêté à soixante-cinq ans ?

- Si ! Mais on venait toujours me rechercher.

- Qui, on ?

- Tous. Tous ceux qui valsaient... qui s'attendaient à valser. Tous ceux qui ne restaient pas longtemps à leur poste. Tous ceux qu'un tout beau tout nouveau gouvernement remplaçait dans les premières heures de son installation... et puis qui finissaient toujours par revenir. La roue tourne.

- Vous connaissiez du monde !

- Bah oui, à force.

- Du monde comment ?

- Alors là... de tous les bords, de tous les niveaux... du caniveau jusqu'à la terrasse arborée.

- Vous avez encore le bras long ?

- Je n'ai jamais eu le bras long. Jamais eu besoin. Le travail me tombait dessus sans que je lève le petit doigt. On dit que personne n'est indispensable, mais moi, je l'étais presque. À la fin, j'ai fait dix ans au ralenti, et puis stop !

- Là, c'est vraiment fini ?

- Oui. Oui. Les années 2000, c'est plus pour moi. On a beau dire, ça fait une séparation nette. Depuis que j'ai vu sur ma carte de crédit que la date d'expiration était indiquée « 01 », c'est plus pareil... Là, y a vraiment un portillon. En fait, vous tombez très bien. Vous allez m'aider à tourner la page définitivement.

- Moi ?

– Quand les gens écrivent leurs mémoires, c'est qu'ils arrêtent vraiment. C'est qu'ils ont arrêté.

– Vous n'écrivez pas, vous parlez!

– Oui, c'est pareil. Ça fait toujours des séries de mots, ça fait toujours du texte! Peut-être que vous allez en faire un livre!

– De vos histoires? Mais non!

– On dit ça.

– Je ne sais pas écrire, moi.

– C'est l'occasion qui fait le forgeron.

– J'essaie de faire parler. C'est déjà pas mal difficile...

– Vous vous y prenez bien. Et je m'y connais un peu.

– Merci. Et... quand on venait vous rechercher, vous y alliez avec plaisir.

– C'est vrai.

– Sans scrupules?

– Ah! les scrupules... En voilà un grand mot de gros calibre! Combien de fois ne m'a-t-on pas parlé de ces scrupules? Je me demandais à quel moment vous alliez me parler de scrupules... parce que c'était inévitable... Vous n'avez pas tardé. Et devant votre porte, vous en avez, vous, des scrupules?

– Heu... c'est moi qui pose les questions, non? D'ailleurs, oui, j'en ai! Heureusement.

– On verra... Des scrupules... C'était un travail, c'est tout.

– D'accord, il n'y a pas de sot métier, mais, tout de même... s'il y en avait un malhonnête... Je dis pas ça pour vous.

– Et voilà...

– C'est un grand mot, celui-là aussi?

– Malhonnête? Écoutez-moi... Il n'y a pas pire crédule que celui qui veut l'être. Alors, évidemment, quand

il s'en rend compte, ça lui fait mal à la vanité... Mais pourquoi il ne s'en prend pas à lui-même? Pourquoi il ne se coupe pas les deux oreilles pour se les manger en sauce, et jusqu'au tympan... vous pouvez me dire? De toute manière, c'était encore plus vrai comme ça, malgré les apparences. C'est nous qui étions dans le vrai. Il n'y avait pas d'invention. Il n'y avait strictement que de la vérité, de la vérité travaillée.

- «Vérité travaillée»... Pas mal, comme concept. C'est de vous?

- C'est de moi et ça vient de sortir.

- Vous réconciliez les contraires vérité/mensonge.

- Je ne réconcilie rien du tout, mademoiselle! Mais, réfléchissez un peu... les vérités qu'on aime à dire, là, parce qu'on les pense très fort... allez, il faut les dire! (c'est ce qui se dit...) et ça ira mieux quand elles auront été dites... Mais la plupart du temps, vous ne pouvez pas être sûre qu'elles seront encore vraies deux minutes plus tard! Alors, une fois que vous avez parlé, que vous vous êtes soulagée sous vous, sur votre siège, vous avez dit quoi? Une vérité ou une fausseté? Une chose fine ou une connerie épaisse?

- Vous êtes terrifiant.

- Allez, fais pas ta rosière...

- Ma quoi?

- Posez plutôt une question précise.

- Qui vous a embauché, la première fois?

- Mazoyer.

- Le résistant?

- Soi-même.

- C'était en 45?

- Non, en 44, mais j'avais fait des choses pour rien dès juin 40.

- Pour la résistance ?
- La résistance, il faut pas en parler sur la place publique. Résistance et vantardise, c'est contradictoire dans les termes. Ça doit rester clandestin jusqu'au bout.
- Vous ne voulez pas aider les historiens ?
- On en sait assez comme ça.
- On n'en sait jamais trop !
- Savez-vous comment on appelle la femelle du gnou ?
- Non...
- Vous voyez bien... y a des choses qu'on peut ignorer.
- De toute façon, en juin 40, la résistance, c'était pas encore une grande fille.
- C'est bien vrai.
- Alors, le 18 juin, c'était vous ?
- Non, ce n'était pas moi... le Général était bien là, mais il avait une extinction de voix. Moi, je l'admirais beaucoup. Enfin... je l'ai admiré après ! En 40, j'étais à Londres (simplement parce que j'y avais de la famille), tout le monde connaissait mes dons d'imitateur. Alors, c'est tout, j'ai rencontré du monde et, pour finir, j'ai lu l'appel. Je ne me rendais pas compte de l'importance du... À l'enregistrement, le Général tout neuf rigolait de s'entendre.
- De *vous* entendre !
- Si vous voulez... Vous savez ce qu'il m'a dit ?
- Non...
- Il m'a dit qu'il irait jusqu'au bout, rien que pour avoir les pouvoirs de me décorer.
- Il l'a fait ?
- Aller jusqu'au bout ? Oui. On ne peut pas lui enlever ça.
- Non. Vous décorer...
- Jamais.

- Vous ne lui avez jamais rappelé sa promesse ?
- Je m'en foutais. J'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour lui. Mais je n'avais pas intérêt à sortir de l'ombre. Le chef-d'œuvre, dans l'œuvre, c'est celui qui fait pas de bruit. Je gagnais très bien ma vie, vous savez. Cette rosette-là, c'était pas celle qui m'intéressait. J'en préférais de plus privées.
- Ah ?
- Pourquoi vous baissez les yeux ?
- Je reviens au Général... Il y a quelque chose de particulier qui vous a frappé en lui ?
- Sa main.
- Quoi, sa main ?
- Sa main qui m'a frappé amicalement l'épaule. Ha ha ha !
- Qu'est-ce qu'elle avait d'extraordinaire, sa main ?
- Elle était très soignée. Les ongles. Ça demande du temps, des soins comme ça.
- Ou du petit personnel...
- À Londres, il en avait pas. C'est vrai. Il vivait très simplement.
- L'extinction de voix, c'est sérieux ?
- Parfaitement... Mais maintenant que j'y repense... hé... peut-être bien qu'il ne connaissait pas encore sa voix, et qu'il avait besoin de moi pour la lui... établir. C'est pas impossible.
- Initiateur de voix...
- Qui sait ?
- Vous avez refait de Gaulle, plus tard ?
- Dans les années cinquante, un petit peu, mais la télévision m'a pas mal coupé l'herbe sous le pied.
- Je comprends.
- Vous comprenez quoi ?

- Bah, que l'image...
- Qui vous dit que la télé a fait autrement ?
- Autrement que?... Je n'ai pas dit ça. Je n'ai pas dit le contraire.
- Non, mais vous l'avez pensé.
- Je vous ai vu à la télé. Non! entendu.
- Et alors, je n'étais pas à mon aise ? Oui... j'ai encore fait des dépannages, tout récemment. Comment m'avez-vous reconnu ?
- La voix. Des interviews assez discutables, non ?
- Des interviews.
- On ne voyait à peu près jamais les lèvres de Fidel Castro. Souvent filmé de trois quarts dos.
- Si! on le voit de face quand il se tait.
- Quand vous vous taisez.
- Qui vous dit que c'était moi ?
- Simple hypothèse... quasi-conviction.
- Je ne parle pas très bien l'espagnol.
- Vous avez une belle voix...
- Je n'ai pas de voix. Je change de voix. J'ai tellement changé de voix que je n'en ai plus de personnelle. Je ne fais pas deux fois la même voix. Vous n'avez pas pu me reconnaître par la voix.
- J'ai travaillé sur votre dossier, vous savez...
- Quoi, mon dossier? Vous n'êtes pas juge d'instruction!
- Avocate, peut-être...
- Je n'ai pas besoin d'avocat. Je parle sans. Je parle en l'absence de tout avocat. Je peux prendre une voix d'avocat. Je peux prendre les voix de trente-six avocats différents. Ce seront toujours des voix d'avocat. Je n'ai pas de voix propre.
- Mais moi, j'ai besoin de la vôtre !